L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73.

NOUVELLE-ORLEANS DIMANCHE MATIN, 19 JUILLET 1874.

47me Année.

DUFOUR & LIMET,
PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 19 JUILLET.

VENTES A L'ENCAN DE DEMAIN LUNDI.

Par le Shérif, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, rue Royale—Deux terrains dans le Troisième District, compris entre la propriété Saulet, et les rues levée, Flood et Delaronde.

Par Hoffman Marks & Co—au No 26 de la rue de Chartres—marchandises sèches, lingerie et "notions."

Par M. W. Newman, au No. 16 de la rue de Chartres—bottes, souliers et brodequins.

L'approvisionnement des marchés à la Nouvelle-Orléans.

En comparant la Louisiane à elle-même c'est à dire en comparant ce que la Louisiane était dans le passé avec ce qu'elle est aujourd'hui, nous avons fait remarquer souvent la décadence de son agriculture et la situation presque désespérée de cette industrie dont l'exploitation suffisait, il y a quelque quinze ans, pour en faire l'Etat le plus riche de l'Union. La ville de la Nouvelle-Orléans alors progressait avec le pays, car ce qui faisait la prospérité de celui-ci faisait aussi la prospérité de celle-là. Il ne pouvait y avoir de Louisiane florissante sans qu'il y eut une Nouvelle Orléans florissante aussi. Dans ce temps on était riche, soit par l'abondance des revenus, soit par le bon marché de l'existence. L'ouvrier de ville ne manquait pas plus d'occupation que l'ouvrier des champs, et la rétribution qu'il recevait pour ses travaux lui faisait entrevoir dans un avenir rapproché une indépendance presque certaine. Cet avenir était fondé sur la différence qui existait entre le prix de son travail et le prix des subsistances. Cette différence était tout entière à son avantage, car le producteur pouvait vendre à des conditions libérales des approvisionnements qui lui coutaient fort peu.

L'ordre, qui régnait alors, favorisait l'abondance en toute chose. Les blancs et les nègres travaillaient pour le bien public, et la propriété, à l'abri de toute attaque, jouissait en pleine sécurité de toutes les garanties possibles. Pour la Nouvelle-Orléans c'était l'époque des jardins potagers. Ces jardins couvraient la partie rurale de la ville et empiétaient même sur le terrain des grandes plantations. C'était aussi l'époque des bonnes barrières qu'on élevait beaucoup plus pour protéger les cultures contre l'invasion des animaux que contre l'incursion des voleurs. De ces derniers on ne s'inquiétait guère en dehors de périmètre où la population plus serrée formait la ville proprement dite. Ils auraient perdu leur temps en allant piller des enclos surveillés de nuit et de jour par des cultivateurs que les tribunaux protégeaient d'une manière spéciale, sans distinction de couleur ou de race. Ainsi les vivres affluaient ils sur les marchés et les légumes y offraient-ils une variété extrême.

Les vieilles ménagères se rappellent qu'elles pouvaient alors acheter quatre choses pour un prix qui est insuffisant aujourd'hui pour en payer une. Il n'y a plus rien, disent-elles. "Il n'y a plus rien dès là, dans le cœur de l'été, plus rien quand il devrait y avoir taut." Les marchés sont vides en effet, non d'acheteurs, mais de vivres, et les paniers s'en retournent à peu près comme ils sont venus avec un poids si léger que on doit peut être regardé à bon droit comme l'emblème de la disette. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi pour le panier de riche; il y a encore dans nos divers marchés de quoi le remplir, mais à quels prix ? A des prix que les familles de journaliers ne peuvent aborder et qui les condamnent à vivre de pain et de mauvaise viande exclusivement.

Des voyageurs, venus de St. Domingue, nous font des rapports qui donnent à penser que la Nouvelle-Orléans est entrée dans la voie glorieuse où brillent le Port-au-Prince et la ville du Cap. Il y a bien longtemps que Pabaudance a disparu de ces localités où le nègre domine aujourd'hui en maître souverain. La plus de travail, parce qu'il n'y a plus d'argent pour le payer, et plus d'approvisionnements quotidiens parce qu'il n'y a plus de sécurité pour le maraîcher. On ne voit pas cultiver pour les voleurs et les pillards et il en résulte que ceux qui avaient l'intention de travailler le sol y renoncent parce qu'ils craignent de ne pouvoir jouir du fruit de leur labeur. Les populations de St. Domingue vivent on ne sait de quelle manière ; celles qui habitent les côtes plates peuvent vivre de poissons et les autres de la cotte de quelque café, vrai à l'état sauvage, et qu'elles échangent contre des conserves américaines fourdis par les navires de New York.

Encore à St-Domingue, nous assurent ces mêmes voyageurs, sévit-on énergiquement contre les voleurs, quand on peut les atteindre. Ici, on les épargne en vertu le besoin des circonstances. Un nègre maraudeur doit être favorisé à cause de son vote, car tout nègre est citoyen, tandis que tout blanc ne l'est pas. Cette différence nous fait déchoir, et nous sommes véritablement dans une situation inférieure à celle de St-Domingue où le gouvernement n'a de préférence pour personne.

Comment s'étonner après cela, que la Nouvelle-Orléans ait si mal approvisionné ? En supportant et en pesant le prix des légumes, beaucoup de gens disent: nous allons devenir maraichers, car la culture des plantes potagères est certainement l'industrie la plus lucrative en ce moment. La vente est sûre; elle a lieu quotidiennement et, en outre, elle de fait au comptant. Nous ne connaissons rien de comparable."

C'est vrai, il n'y a rien de comparable pour le quart d'heure. Vous louez un morceau de terre presque pour rien et vous le bêchez, le semez ou le plantez dans une indépendance à peu près complète. Oui, mais pourrez vous jouir du fruit de vos sémin ou de vos plantations ? disent les autres. Aurez-vous le temps de les vendre avant qu'ils soient volés ? Aurez-vous cultivé pour vous ou pour les voleurs? Telle est la question dont s'effrayent tant de gens qui ne demanderaient pas mieux que de se livrer à l'agriculture. Ils savent que non seulement on pille les jardins qui avoisinent le plus immédiatement la ville, mais qu'on pille encore les sucreries qui sont plus éloignées. Des coquins coupent les cannes la nuit, les emportent sur des charrettes postées sur la grande route, et vont les vendre tous les matins à toutes les petites groceries de la ville.

Les nègres même se pillent entre eux Ceux qui, animés d'intentions louables, étaient allés s'établir au camp Parapet au-dessus de Carrollton, pour y cultiver des légumes, sont obligés d'y renoncer faute de sécurité et de protection. On leur prend tout ou la nuit ou le jour, et plusieurs d'entre eux, pour se récupérer de leurs pertes, en sont venus à cette conclusion qu'ils devaient être faire voleurs eux-mêmes, ce à quoi ils n'ont pas manqué, juste comme à St-Domingue. La pénurie de sécurité empêche la culture de sujet le vol engendre le vol, le tout étant l'avantcoureur de la famine dans les pays les plus fertiles du monde.

Voilà où nous en sommes après six ans de gouvernement radical. Insubordination et résistance aux lois de police et de morale, fraction de clôtures, violation de propriétés et pillage de biens et de produits de tout genre, tel est l'ordre qui règne dans la partie rurale de la Nouvelle Orléans et sur les confins de la paroisse. Cela est plus que l'inondation, car il est à remarquer que ce n'est pas l'inondation, du moins celle du fleuve, qui a ruiné les jardins dans les environs de la ville. Les crevasses se sont déclarées bien loin de nous, soit en amont soit en aval, sur les deux rives du fleuve. Il nous est resté assez de terre sèche pour la culture des légumes et ce qu'on aurait pu en tirer est tel si n'importe quel amateur des marchés beaucoup plus considérables que les nôtres. Loin d'en profiter, nous n'avons rien fait et aujourd'hui notre municipalité avoue qu'elle a distribué des vivres à plus de 60,000 personnes. La Nouvelle-Orléans est donc devenue une ville de mendiants.

Il faut que cet état de chose cesse, et le plus tôt possible, si nous voulons retenir ici la population qui s'y trouve encore. Il faut que la sécurité règne dans la banlieue ; il faut qu'elle règne aussi dans les environs de la ville, afin que les hommes valides, auxquels les occupations commerciales ou industrielles manquent, puissent y trouver un travail rémunérateur pour eux et utile à tous. Un jardin potager d'un arpent, bien travaillé, entretenu avec intelligence, et protégé contre le maraudage, ferait aujourd'hui la fortune d'une honnête famille, eu égard à la pauvreté de nos approvisionnements et aux prix de ces vivres communs que les campagnes fourniraient autrefois en si grande abondance aux marchés de la ville.

TRANSPORT SUR LE MISSISSIPPI. — La navigation du Mississippi est actuellement la plus belle du monde. Il n'y a pas de bateaux à vapeur, [illegible] moins cette navigation est menacée d'être supplantée par les chemins de fer, si l'on ne veut pas plus s'ingénier à en tirer parti qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

A notre avis on doit trouver le moyen, en se servant de cette grande eau courante, de réaliser, pour les transports, une économie sans rivale. C'est ce dont s'est occupé M. C. D. Johnson qui a inventé une Nouvelle Orléans florissante aussi. Dans ce temps on était riche, soit par l'abondance des revenus, soit par le bon marché de l'existence. L'ouvrier de ville ne manquait pas plus d'occupation que l'ouvrier des champs, et la rétribution qu'il recevait pour ses travaux lui faisait entrevoir dans un avenir rapproché une indépendance presque certaine. Cet avenir était fondé sur la différence qui existait entre le prix de son travail et le prix des subsistances. Cette différence était tout entière à son avantage, car le producteur pouvait vendre à des conditions libérales des approvisionnements qui lui coutaient fort peu.

L'ordre, qui régnait alors, favorisait l'abondance en toute chose. Les blancs et les nègres travaillaient pour le bien public, et la propriété, à l'abri de toute attaque, jouissait en pleine sécurité de toutes les garanties possibles. Pour la Nouvelle-Orléans c'était l'époque des jardins potagers. Ces jardins couvraient la partie rurale de la ville et empiétaient même sur le terrain des grandes plantations. C'était aussi l'époque des bonnes barrières qu'on élevait beaucoup plus pour protéger les cultures contre l'invasion des animaux que contre l'incursion des voleurs. De ces derniers on ne s'inquiétait guère en dehors de périmètre où la population plus serrée formait la ville proprement dite. Ils auraient perdu leur temps en allant piller des enclos surveillés de nuit et de jour par des cultivateurs que les tribunaux protégeaient d'une manière spéciale, sans distinction de couleur ou de race. Ainsi les vivres affluaient ils sur les marchés et les légumes y offraient-ils une variété extrême.

Les vieilles ménagères se rappellent qu'elles pouvaient alors acheter quatre choses pour un prix qui est insuffisant aujourd'hui pour en payer une. Il n'y a plus rien, disent-elles. "Il n'y a plus rien dès là, dans le cœur de l'été, plus rien quand il devrait y avoir taut." Les marchés sont vides en effet, non d'acheteurs, mais de vivres, et les paniers s'en retournent à peu près comme ils sont venus avec un poids si léger que on doit peut être regardé à bon droit comme l'emblème de la disette. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi pour le panier de riche ; il y a encore dans nos divers marchés de quoi le remplir, mais à quels prix ? A des prix que les familles de journaliers ne peuvent aborder et qui les condamnent à vivre de pain et de mauvaise viande exclusivement.

Des voyageurs, venus de St. Domingue, nous font des rapports qui donnent à penser que la Nouvelle-Orléans est entrée dans la voie glorieuse où brillent le Port-au-Prince et la ville du Cap. Il y a bien longtemps que l'abondance a disparu de ces localités où le nègre domine aujourd'hui en maître souverain. La plus de travail, parce qu'il n'y a plus d'argent pour le payer, et plus d'approvisionnements quotidiens parce qu'il n'y a plus de sécurité pour le maraîcher. On ne voit pas cultiver pour les voleurs et les pillards et il en résulte que ceux qui avaient l'intention de travailler le sol y renoncent parce qu'ils craignent de ne pouvoir jouir du fruit de leur labeur. Les populations de St. Domingue vivent on ne sait de quelle manière ; celles qui habitent les côtes plates peuvent vivre de poissons et les autres de la cotte de quelque café, vrai à l'état sauvage, et qu'elles échangent contre des conserves américaines fourdis par les navires de New York.

Encore à St-Domingue, nous assurent ces mêmes voyageurs, sévit-on énergiquement contre les voleurs, quand on peut les atteindre. Ici, on les épargne en vertu le besoin des circonstances. Un nègre maraudeur doit être favorisé à cause de son vote, car tout nègre est citoyen, tandis que tout blanc ne l'est pas. Cette différence nous fait déchoir, et nous sommes véritablement dans une situation inférieure à celle de St-Domingue où le gouvernement n'a de préférence pour personne.

Comment s'étonner après cela, que la Nouvelle-Orléans ait si mal approvisionné ? En supportant et en pesant le prix des légumes, beaucoup de gens disent: nous allons devenir maraichers, car la culture des plantes potagères est certainement l'industrie la plus lucrative en ce moment. La vente est sûre; elle a lieu quotidiennement et, en outre, elle de fait au comptant. Nous ne connaissons rien de comparable."

C'est vrai, il n'y a rien de comparable pour le quart d'heure. Vous louez un morceau de terre presque pour rien et vous le bêchez, le semez ou le plantez dans une indépendance à peu près complète. Oui, mais pourrez vous jouir du fruit de vos sémin ou de vos plantations ? disent les autres. Aurez-vous le temps de les vendre avant qu'ils soient volés ? Aurez-vous cultivé pour vous ou pour les voleurs? Telle est la question dont s'effrayent tant de gens qui ne demanderaient pas mieux que de se livrer à l'agriculture. Ils savent que non seulement on pille les jardins qui avoisinent le plus immédiatement la ville, mais qu'on pille encore les sucreries qui sont plus éloignées. Des coquins coupent les cannes la nuit, les emportent sur des charrettes postées sur la grande route, et vont les vendre tous les matins à toutes les petites groceries de la ville.

Les nègres même se pillent entre eux Ceux qui, animés d'intentions louables, étaient allés s'établir au camp Parapet au-dessus de Carrollton, pour y cultiver des légumes, sont obligés d'y renoncer faute de sécurité et de protection. On leur prend tout ou la nuit ou le jour, et plusieurs d'entre eux, pour se récupérer de leurs pertes, en sont venus à cette conclusion qu'ils devaient être faire voleurs eux-mêmes, ce à quoi ils n'ont pas manqué, juste comme à St-Domingue. La pénurie de sécurité empêche la culture de sujet le vol engendre le vol, le tout étant l'avant-coureur de la famine dans les pays les plus fertiles du monde.

Voilà où nous en sommes après six ans de gouvernement radical. Insubordination et résistance aux lois de police et de morale, fraction de clôtures, violation de propriétés et pillage de biens et de produits de tout genre, tel est l'ordre qui règne dans la partie rurale de la Nouvelle Orléans et sur les confins de la paroisse. Cela est plus que l'inondation, car il est à remarquer que ce n'est pas l'inondation, du moins celle du fleuve, qui a ruiné les jardins dans les environs de la ville. Les crevasses se sont déclarées bien loin de nous, soit en amont soit en aval, sur les deux rives du fleuve. Il nous est resté assez de terre sèche pour la culture des légumes et ce qu'on aurait pu en tirer est tel si n'importe quel amateur des marchés beaucoup plus considérables que les nôtres. Loin d'en profiter, nous n'avons rien fait et aujourd'hui notre municipalité avoue qu'elle a distribué des

J. TURCOTTE.—Cette maison établie à l'angle des rues Canal et Baronne, est universellement connue sous le nom de "maison Blanche," annonce, comme le verront nos lecteurs par un avis inséré dans une autre partie du journal, qu'elle offrira à ses nombreuse clientèle, dès demain, des marchés exceptionnels. Nous signalons cet avis à l'attention des dames avec d'autant plus de plaisir que nous sommes convaincus qu'outre les excellentes emplettes qu'elles pourront faire à ce magasin, elles y trouveront des employés d'une politesse charmante.

GRANDE OCCASION.—Nous publions plus loin une annonce de la maison Fellman Bros. rue du Canal 133, annonce où il est dit que cette maison doit vendre pour $40,000 en quinze jours, afin de remplir ses engagements, et qu'alors elle est décidée à faire un grande opération pour obtenir cette somme. Les effets de la maison Fellman ont toujours montré un marchandise bien bonne, et à des prix modérés. Les marchandises qu'elle offre en vente sont de nouveau à en profiter. Voir l'annonce.

AFFAIRES LANGUISSANTES.—La rareté de l'argent et la langueur générale des affaires dans tout le pays ne se font pas sentir dans le bureau du concert-loterie de la Bibliothèque Publique du Kentucky. Il semble au contraire que l'achat des billets en ait été accéléré. Presque tout le monde peut épargner le petit montant nécessaire au paiement du billet, et les chances d'un si énorme retour pour une si faible mise de fonds sont trop séduisantes pour qu'on n'y cède pas.

GRENADINES-CALICOS.—Pour clore une consignation, la maison Levois & Jamison, rue du Canal 126, offre à des prix considérablement réduits un grand envoi de chemises de toile et de coton, des grenadines, des calicots et des bas anglais d'une excellente facture. Voyez l'annonce.

C'est pour le 1er Août,
Qu'on ne l'oublie pas!
C'est pour le 1er Août,
Qu'on ne l'oublie pas!
C'est pour le 1er Août,
Qu'on ne l'oublie pas!
C'est pour le 1er Août,
Qu'on ne l'oublie pas!
Au 1er Aout le grand tirage
De la Loterie de la Louisiane.

QUINCAILLERIE. — Voulez-vous acheter des outils, des machines, des articles en fonte, en ferblanc, &c ? Allez chez Rice Brothers, rue du Camp, Nos. 89 et 91, et vous y trouverez tout ce dont vous aurez besoin. Voulez-vous acheter des fourneaux de cuisine, des réchauds et autres articles de ménage ? Allez toujours chez Rice Brothers, même rue et mêmes numéros. Voulez-vous acheter des fourneaux doubles pour coke ou charbon, des fourneaux pour bois, etc ? Allez encore chez Rice Brothers dont les deux établissements rue du Camp et rue des Magasins, 505, offrent toute espèce de quincailleries américaines et étrangères. Mais si vous voulez être renseigné à fond, demandez une liste des prix et des catalogues et vous verrez que pour le bon marché vous ne trouverez nulle part rien de préférable à eux.

Un grand remède devient toujours un moyen pour la fraude. De misérables habileurs, dépourvus du talent de créer rien d'utile, et n'ayant pas assez de délicatesses pour permettre à un article supérieur d'accomplir sa mission, sans vouloir faire un penny détoyer en cachant qu'il substituer une mauvaise drogue, s'occupent maintenant à imiter et à contrefaire les Stomach Bitters de Hostetter, le tonique et le restaurateur le plus populaire du monde civilisé. Un mélange d'amers de cru et de drogues avariées par d'horribles brûleurs, a inondé le pay, dans que la vente de ces pernicieux articles soit trop insignifiante pour affecter l'intérêt d'un pareil capital, il nous semble que c'est un devoir de prévenir le public contre la spéculation. La couleur du vrai tonique peut être imitée, mais non son effet qui est la guérison de la dyspepsie, du foie, du rhumatisme, des fièvres intermittentes, de la constipation, de la débilité nerveuse, &c....

— La division entre les Bavarois et les Prussiens s'aggrave de jour en jour. La presse prussienne reproche sans cesse à la Bavière son germanisme de germanisme. La Bavière ne peut pardonner à la Prusse le massacre de ses soldats, mis perfidiement en avant pendant la guerre de 1870. Ce qui tient la Prusse dans une grande réserve, c'est que la Bavière résiste à la loi du 2 juin 1872, loi d'organisation militaire, mettant les forces vives de l'Allemagne fédérée aux mains de la Prusse. La *Gazette de Spenar* ne peut accepter une pareille idée, et elle exhale en fureur dans des exclamations qui sont pleines d'insuffisamment sur les prétendues intentions pacifiques de la Prusse.

C'est quatre ans seulement après Sedan, Paris et Belfort, qu'un député bavarois, s'écrie-t-elle, ose proposer de faire abstraction de l'Allemagne, pour ne tenir compte que des besoins immédiats de la Bavière! Et cela en un temps où chacun sait que "la puissance et la confiance de l'armée allemande sont les seules garanties de la paix européenne!"

A bon entendeur, salut!

—On lit dans la *Gazette de Strasbourg* : On nous écrit de Vienne que l'impératrice d'Autriche ira, à la fin du mois prochain, faire une cure à l'île de Wight, et pourra, pour y aller, par Strasbourg et le Havre. Il paraît que, primitivement, elle n'avait pas choisi pour faire son voyage la route la plus courte, qui passe par la France, et que le gouvernement français s'est mis bien bien par son itinéraire: il a cru que l'impératrice était à dessein de passer sur le territoire français.

Le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon a donc fait faire des observations à la cour de Vienne. On en a tenu compte, quoique de supposition qui a donné lieu ne fût pas exacte. L'impératrice d'Autriche a changé son itinéraire; elle passera par Strasbourg et le Havre, et, pour la consolation, par la cour de la France.

—Nous lisons dans le *XIXe Siècle* :

Hier matin, Mme Champflenry rentrait chez elle, lorsqu'elle vit un corps enflammé tomber de la fenêtre de son appartement; c'était un petite fille, âgée de 3 ans, qui, ayant mis le feu à ses vêtements en jouant avec des allumettes, s'était précipitée par la première issue qu'elle avait rencontrée. Quand on a relevé la pauvre enfant, elle avait cessé de vivre.

—La *Volonté nationale*, après avoir rappelé que le prince Jérôme Napoléon demandait l'appel direct au pays *aussi bien pour la nomination du chef de l'Etat que pour le choix du gouvernement*, nous dit que le prince Jérôme a déclaré que, quoi qu'il arrive, il ne serait jamais Napoléon IV.

Nous reconnaissons que la situation est très grave: si le peuple sauve-[illegible] lui donnant la préférence, il serait obligé, pour ne pas se mécomprendre, de prendre le nom de Jérôme Ier.

—M. le maréchal Mac-Mahon a donné audience, ces jours derniers, à une femme dont l'histoire est extrêmement curieuse : c'est une ancienne cantinière du 2de de ligne et du 3e régiment de zouaves, décorée de la Légion-d'Honneur, ayant fait les campagnes de Crimée et d'Italie.

Cette femme, originaire de Clermont-Ferrand, a donné, dans plusieurs circonstances, des preuves d'un courage et d'un patriotisme dignes des plus grands éloges à la prise de Magenta, elle parvint en affrontant une grêle de balles, à sauver le drapeau du 2e des zouaves dont deux soldats autrichiens s'étaient emparés. C'est pour ce fait glorieux qu'elle a reçu la croix de la Légion-d'Honneur.

Pendant notre guerre contre la Prusse, elle suivit le 2de de ligne, dont elle était toujours cantinière. Un jour, après l'armistice, se trouvant près de Thionville, elle fut insultée par un officier prussien, par deux soldats bavarois. La querelle se termina par la mort d'un des insulteurs. La cantinière fut arrêtée, conduite à Metz, et jugée peu de temps après par un conseil de guerre, qui la condamna à la peine de mort.

Elle fut sauvée par l'intervention du prince Frédéric-Charles, qui se trouvait alors à Metz. Ayant appris qu'on allait fusiller une femme, il en fit remettre le dossier de son procès, et, après en avoir pris connaissance, demanda et obtint la grâce entière de la condamnée, qui fut renvoyée en France.

Cette héroïne obscure, qui a porté le bidon pendant plus de trente ans, demeure aujourd'hui rue Vaudamme, 18, où elle vit péniblement du fruit de son travail; elle se nomme Annette Dervon, et est âgée de cinquante et un ans. C'est une femme de taille moyenne, dont la physionomie respire la plus grande énergie, et à ses traits dépositives de rides, à ses cheveux noirs, on ne se doutera guère qu'elle a subi les rédingotes en Afrique, en Crimée, en Italie, et sur les bords du Rhin.

COURRIER DE VERSAILLES. — Il paraît que, malgré les réclames, la validation de l'élection de M. Ledru-Rollin n'est pas prochaine.

En effet, les protestations contre cette élection sont si nombreuses, que depuis quatre mois et demi, la sous-commission du 1er bureau ne s'est occupée qu'à en prendre connaissance.

Aujourd'hui encore, elle s'est réunie pour nommer un rapporteur chargé de présenter, sous leur véritable jour, tous les faits relevés à la charge de l'élection de Vaucluse.

On commence à parler des vacances de l'Assemblée. Si, comme tout le fait espérer maintenant, les questions constitutionnelles sont ajournées au mois de novembre, l'Assemblée discutera dans le courant de juillet: le budget, les lois électorales et le vote des cadres de l'armée, si impatiemment attendue, et dont l'ajournement est de plus préjudiciable aux intérêts de l'armée.

L'Assemblée pourra donc se séparer vers le 6 ou le 8 août.

—Voici une nouvelle dont nous garantissons l'exactitude et qui va étonner bien des personnes.

[illegible] de la colonne Vendôme pour le mois d'août, ou au plus tard, pour les premiers jours de septembre; elle sera débarrassée aussitôt de son échafaudage, et elle apparaîtra telle qu'elle était avant sa destruction.

Seulement, elle n'aura pas de statue!...

Celle qui s'y trouvait avant la guerre a été tellement mutilée qu'il fallait la refaire en entier. Or, pour cela, il fallait un an; c'était trop long, on y a renoncé. On pouvait prendre, il est vrai, la statue de Soutre à la redingotte grâce que l'on a vue au round point de Courbevoie, et qui est parfaitement inoate, mais cela ne serait pas dans le sens du décret de l'Assemblée, où il est dit : "La colonne Vendôme sera reconstruite *telle qu'elle était* au moment de sa destruction.

Nous aurons donc — provisoirement — une colonne de Napoléon—sans statue de Napoléon. Combien de temps durera ce provisoire ? Nul ne saurait le dire. En France, le provisoire dure longtemps, quelquefois. Quoiqu'il en soit, on aurait tort de voir dans tout cela la moindre pensée politique. Si on ne rétablit pas la statue de l'empereur sur la colonne, c'est que le temps a manqué pour la refaire. Voilà tout.... On aurait pu la commander il y a huit mois, cela est vrai. Mais on ne songe jamais à tout.

Une question. Quand on replacera la statue sur la colonne Vendôme, il faudra construire un nouvel échafaudage, qui coûtera une douzaine de mille francs, au moins. Est ce qu'en matière, ces 12,000 francs sur la note à payer de M. Courbet ?

—Les jeunes castors du Jardin d'Acclimatation :

Quatre petits castors, gros comme le poing, vifs, intelligents, charmants, et leur mère, viennent d'arriver et sont installés au Jardin d'Acclimatation. Rien de plus curieux à observer que les mœurs de ces amphibies, surtout en bas-âge. Ils viennent du Canada. Au temps de l'occupation romaine, ils n'étaient pas rares en France, en Allemagne, etc., etc., mais aujourd'hui, ils ont presque complètement disparu du sol, sauf dans quelques îles du Rhône, et notamment sur les rives de l'île de Cadrousse, près la Voulte. Au Canada, ils sont abondants encore, ils tendent cependant, à cause de l'empiètement de la pelleterie fait de leurs fourrures, à se disparaître. Les acclimater de nouveau en France que un vrai service à rendre à l'industrie.

Nul doute que l'on ne parvienne à élever ces jeunes animaux : les deux mâles du jardin possèdent déjà depuis plus de dix-huit mois y vivent comme chez eux, font des assemblages de branches et des constructions rappelant leurs habitations riveraines, et se livrent même à des exercices avec une telle ardeur que l'on craint de louer de fils de fer la base de tous les rocher, sitôt derrière les grandes écoulées, pour les empêcher d'être rongés et détériorés par les redoutables incisives du castor-fiber.

On continue à gagner
A la Loterie de la Louisiane.
On continue à gagner
A la Loterie de la Louisiane.
On continue à gagner
A la Loterie de la Louisiane.
On continue à gagner
A la Loterie de la Louisiane.
Prenez vite un billet
Pour le tirage du 1er Août.

OBSERVATIONS
— DU —
DR. HUNTER
Sur les maux d'estomac chroniques.

Les maux d'estomac chroniques sont, le plus souvent, la conséquence directe d'une vie irrégulière et d'une mauvaise digestion. Combien de milliers de personnes (à la Nouvelle-Orléans seulement) souffrent journellement et constamment un malaise et une oppression d'estomac, de l'estomac, qui les laissent chargés et qui surcombent sans repos. La langueur, le découragement, le vertige par des soupes et qui, le jour, ont l'accablante [illegible] de sommeil et les cauchemars, une [illegible] et [illegible] de la bouche et des [illegible] Rien ne peut [illegible] la vie [illegible] et [illegible] Les [illegible] et [illegible] [illegible] [illegible]